

Laval théologique et philosophique



**EN COLLABORATION, *Le mythe et le symbole. De la connaissance figurative de Dieu***

René-Michel Roberge

Volume 34, Number 2, 1978

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/705677ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/705677ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (print)

1703-8804 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Roberge, R.-M. (1978). Review of [EN COLLABORATION, *Le mythe et le symbole. De la connaissance figurative de Dieu*]. *Laval théologique et philosophique*, 34(2), 220–221. <https://doi.org/10.7202/705677ar>

Tous droits réservés © Laval théologique et philosophique, Université Laval, 1978

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

**é**rudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

dévoile, dès lors, bien mieux le contenu du message. Il est bien entendu que ce « retour » peut et même doit se faire tout au long des consultations de nos tableaux. C'est pourquoi nous disons que ce livre est un instrument de lecture » (p. VII). De son côté, le professeur André Robinet, dans sa postface, a fort bien insisté sur ceci : « Si le langage parle, ce n'est pas là tautologie. Que le langage soit doué d'une parole propre, qui vient, non pas en second mais en premier, non pas se profiler mais profiler ce qui va s'entendre ou s'écrire, il faudrait se mettre à l'écoute de ce dire intérieur au discours. Encore fallait-il un radar suffisamment sensible pour l'audition et la réception de cette lutte des formes que l'on soupçonne sous le discours bien informé. Yvon Belaval comparait un jour ces moyens d'approche au télescope : avec des dépolissements de la finesse de ceux de Michel Guéret et Paul Tombeur, il faudrait dire du télescope électronique, car le résultat ne consiste plus seulement en grossissement de notre vision de l'objet, mais en dédoublement de cette vision, l'objet se trouvant polarisé par le fort grossissement de sa série linéaire en autant de séries adjacentes que l'on trouve de rythmes fréquentiels, concurrentiels, de dispersion ou de rafalité, qui entrelacent ces formes entre elles. De la documentation ordonnée, on passe ainsi à la critique. Mais ni l'aspect documentaire, ni l'aspect critique, n'ont de résultats soupçonnables *avant l'apparition de ces résultats au cadran cathodique de cet étrange savoir* » (p. 526) ! On ne pourrait mieux dire ! Enfin, donnons encore la table des matières : elle est également révélatrice : Introduction : Présentation générale, Éditions utilisées, Enregistrement du texte et orthographe, Citations, Présentation des différentes parties de l'ouvrage. — Présentation du corpus : Sigles, Table de référencement. — Texte : Liste générale du vocabulaire, Concordance, *Index verborum*, Liste des mots médiévaux et modernes, Liste du vocabulaire réparti selon les articulations du discours. Liste du vocabulaire dans l'ordre de fréquence décroissante, Concordance-phrases, Concordance de l'adverbe *non*, Appendix : concordance des formes insérées. — Postface. Disons, pour terminer, que l'on est confondu devant la somme de patience et de vigilance intelligente qui a été mise en œuvre par les auteurs pour réaliser ce qui devient un instrument absolument indispensable à tout spécialiste ou « utilisateur » un peu sérieux du grand philosophe Spinoza. Il disait : « Non flere, non indi-

gnari, intelligere » ! Puisse le présent travail aider à mieux comprendre pourquoi et comment il était arrivé à pareille sagesse humaine !

Jean-Dominique ROBERT op.

EN COLLABORATION, **Le mythe et le symbole.**

**De la connaissance figurative de Dieu.** (Philosophie, n° 2) Paris, Éditions Beauchesne, 1977. 250 pages (13.5 × 21.5 cm).

Ce second volume d'une toute nouvelle collection animée par un groupe de professeurs de l'Institut catholique de Paris, s'intéresse comme le premier aux frontières de la foi et de la philosophie. Il est consacré au rôle du mythe et du symbole dans la connaissance du divin. Le présent compte rendu est celui d'un théologien.

L'ouvrage, un mélange, commence par une étude des fondements du mythe selon Proclus. Considérant l'importance du néo-platonisme à la période patristique, on saisit l'intérêt de ces pages pour le théologien; et cela d'autant plus qu'on a souvent tendance à interpréter les thèmes néo-platoniciens à travers la pensée de saint Thomas. Xavier Tilliette, un spécialiste de Schelling, présente la mythologie telle que vue par ce philosophe du tournant du 18<sup>e</sup> au 19<sup>e</sup> siècle.

L'article suivant, de François Marty, étudie la place du symbole dans l'œuvre de Kant. On revient ensuite à une étude de la notion de mythe, cette fois chez Lévi-Strauss, avec Jean Greisch. Dans *Le symbole et la croix*, E.D. Yon se donne pour tâche de décrire, en s'inspirant largement de Kant et de Hegel, le fonctionnement du symbole. Les symboles de l'arbre et de la croix interviennent comme illustrations du phénomène.

Les réflexions de J.R. Marelli, sur les relations entre le symbole et la réalité ainsi que sur le fonctionnement du symbole naturel, éclaireront bien ce que l'anthropologie actuelle dit du symbole.

Les deux dernières études s'engagent encore plus nettement dans le champ de la foi. C'est d'abord *Mythe et imaginaire en théologie chrétienne* de S. Breton. Dans un premier temps, il s'agit d'une interprétation très contemporaine de la pensée d'Aristote et de Thomas d'Aquin sur le problème du mythe et de ses rapports

à l'imaginaire. Dans un second temps, l'auteur essaie d'appliquer sa lecture à la Révélation chrétienne. La dernière étude, *Pratique du Symbole et connaissance de Dieu*, est du Père Dominique Dubarle. L'auteur y propose une redéfinition du symbole à la lumière de son utilisation dans la connaissance de Dieu, connaissance à la fois de la plus grande proximité et du plus extrême éloignement. Il est alors amené à souligner ce qu'il appelle le statut « ontologique », « projectif » et « corporel » de la connaissance par voie de symbole. De l'ensemble de ses considérations, il se dégage une vision très optimiste de la connaissance symbolique de Dieu et très suggestive de son fonctionnement.

L'ouvrage ne prétend pas remettre en cause la phénoménologie habituelle du mythe et du symbole; son mérite est de dire dans des mots neufs et par là, d'ouvrir les définitions traditionnelles du mythe et du symbole à des horizons nouveaux.

R.-Michel ROBERGE

Centre d'analyse et de documentation patristiques, *Biblia Patristica*. Index des citations et allusions bibliques dans la littérature patristique, tome II, Le troisième siècle (Origène excepté). Paris, Éditions du Centre national de la recherche scientifique, 1977, 16 × 24.5 cm., 468 pages. 130 FF

L'importance des citations et des allusions bibliques que nous lisons dans la littérature patristique n'est plus à démontrer. De nombreux auteurs — J. Daniélou et J. Duplacy chez les auteurs français, et H. Köster et J. Reuss chez les Allemands, pour ne mentionner que certains des plus connus — ont établi combien la critique textuelle, l'histoire de l'exégèse et de la théologie biblique gagneraient à se pencher davantage sur l'époque patristique. Certains parleront de la « grâce des origines » qui a suscité une rare floraison d'esprits vigoureux qui, aux premiers siècles de l'Église, ont tâché de résoudre les problèmes spirituels de leur époque à la lumière des Écritures saintes. Mais il n'est pas facile de se frayer un chemin dans les textes patristiques. Quelles sont les meilleures éditions de ces œuvres ? Le bibliste se demandera souvent comment y déceler les textes et les sources scripturaires. Les éditions des textes patristiques qui se

sont multipliées durant ces dernières décades, ainsi que l'utilisation de l'ordinateur dans la cueillette et l'exploitation des matériaux, ont permis d'accomplir des progrès considérables dans les études patristiques, particulièrement sous l'aspect biblique.

Le Centre d'analyse et de documentations patristiques (CADP) établi à Strasbourg a entrepris de publier une *Biblia Patristica* qui fera époque, sans doute, dans cette histoire des recherches bibliques et patristiques. Un premier tome paru en 1975 allait des origines à Clément d'Alexandrie et Tertullien. Le tome II qui paraît maintenant explore le troisième siècle patristique, en laissant pour un autre tome les écrits d'Origène (où l'ampleur des citations et des allusions bibliques est si considérable) et en y joignant un certain nombre d'ouvrages dont l'étude aurait dû figurer normalement dans le tome I. On retrouvera notamment dans le tome II les ouvrages de Cyrien de Carthage, de Denys d'Alexandrie, d'Hippolyte de Rome, de Lactance et de Méthode d'Olympe.

La recherche du CADP est conduite de façon rigoureuse. On a recherché les meilleures éditions des textes originaux, latins et grecs; on a tâché de corriger et de compléter, grâce aux plus récents travaux, les collections de fragments qui, pour certains auteurs, sont les seuls témoins de leur œuvre. Une liste des sigles indique l'ensemble des éditions retenues. L'indication aux versets de l'Écriture, comme le renvoi aux passages patristiques, est d'une parfaite netteté. On renvoie aux textes patristiques à la ligne près. Certains sigles ont un intérêt particulier pour le chercheur : par exemple, la lettre « V » indiquera qu'une version a seule pu fournir le texte du verset scripturaire en question; le signe *plus* (+) placé après une référence biblique note une fausse attribution; un astérisque (\*) spécifiera que le texte biblique en question est rapporté comme cité par un auteur antérieur (il faudra donc regarder de près le texte avant d'attribuer à l'écrivain qui cite l'Écriture soit la forme textuelle, soit le sens qu'il donne au texte scripturaire). Il y a un sigle qui pourrait être ambigu, le signe « E » qui vient si souvent après les passages évangéliques. Quand ce sigle suit une référence qui renvoie à l'évangile de Matthieu, le lecteur pourra se demander si la version matthéenne « offre le texte le plus proche de l'énoncé patristique », ou s'il s'agit d'un « cas d'indétermination totale », c'est-à-dire d'un cas où l'on ne sait trop à quel évangile